



**HAL**  
open science

## Le voyage en Espagne de Victor Hugo : espace, mémoire, identités

Franck Laurent

► **To cite this version:**

Franck Laurent. Le voyage en Espagne de Victor Hugo : espace, mémoire, identités. Colloque international “ Le voyage et la mémoire au XIXe siècle ”, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, UMR LIRE (CNRS-LYON 2) et Centre d’Histoire du XIXe siècle (Paris I-IV), Sarga Moussa et Sylvain Venayre org., Sep 2007, Cerisy-la-Salle, France. hal-02290736

**HAL Id: hal-02290736**

**<https://hal.science/hal-02290736>**

Submitted on 17 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LE VOYAGE EN ESPAGNE DE VICTOR HUGO (1843) : ESPACE, MEMOIRE, IDENTITES

**Franck LAURENT**  
**Le Mans université – Labo 3L.AM**

En 1843 le voyage d'été de Victor Hugo reprend une habitude déjà ancienne, interrompue depuis trois ans : celles des vacances avec Juliette Drouet. Il illustre assez bien les particularités de l'expérience et de l'écriture viatiques hugoliennes (et, au moins à certains égards, des voyageurs romantiques). On y retrouve la polygénéricité du voyage, fondée sur la variété des postures (sinon des identités) du voyageur. C'est un voyage d'agrément, de vacancier, de touriste, voyage de repos dont la fatigue éventuelle et le relatif inconfort sont amplement compensés par le relâchement des contraintes professionnelles et des obligations sociales (d'autant plus net pour Hugo que celui-ci voyage toujours *incognito*). Un voyage d'amoureux également, réclamé chaque année, à cor et à cris, par Juliette, qui attend avec impatience ces quelques semaines où elle aura enfin son Toto tout à elle. C'est aussi un voyage de santé, qui relève pour partie du tourisme thermal : Hugo, sujet à des ophtalmies récurrentes, coïncidant souvent avec les déceptions du métier (cette année-là, le relatif insuccès des *Burgraves* ne l'a pas laissé indifférent<sup>1</sup>), va prendre les eaux d'une station en vogue, Cauterets, dans les Pyrénées centrales. C'est aussi un voyage d'écrivain professionnel, qui vit de sa plume. Davantage encore que les précédents (y compris peut-être les voyages de 1839 et 1840, qui ont fourni les matériaux du *Rhin*, publié en 1842), ce périple de 1843 est l'occasion d'un projet de livre<sup>2</sup>, auquel le voyageur travaille assidûment, « à chaud »<sup>3</sup>. Mais le voyage intègre aussi, partiellement, les pratiques de l'enquête savante - au moins le voyageur met-il en jeu, assez régulièrement, au contact de telle ou telle réalité rencontrée, un savoir plus ou moins académique (principalement l'histoire et l'archéologie, posture d'antiquaire, mais aussi, à plusieurs reprises, la géologie, dont on sait l'importance qu'elle acquiert alors dans le champ du savoir et dans l'imaginaire). Enfin, le voyage est également assimilé à une expérience politique, voire à une épreuve qualifiante par laquelle le voyageur peut espérer faire reconnaître sa capacité politique. Comme Lamartine de retour d'Orient, comme Tocqueville de retour d'Amérique, Hugo de retour d'Allemagne posait avec la conclusion du *Rhin* (comme dans son discours de réception à l'Académie

---

<sup>1</sup>. Au cours de l'été 1839, le voyage avait été décidé alors que Hugo, peinant à achever son drame *Les Jumeaux*, se plaignait de ses yeux.

<sup>2</sup>. L'opportunité de faire paraître un récit de voyage sur les Pyrénées françaises et espagnoles (un an après *Le Rhin*, qui l'avait pour la première fois consacré dans le genre de l'écriture viatique) pouvait sembler à Hugo d'autant plus grande que son collègue et ami Théophile Gautier venait de faire paraître son propre voyage en Espagne (d'abord en feuilleton du 15 juillet 1842 au 1<sup>er</sup> janvier 1843 dans la *Revue des deux mondes*, sous le titre *Impressions de voyage en Espagne*, puis en volume, le mois suivant, sous le titre *Tra los montes*), et que le baron Taylor venait de lui dédier son ouvrage sur les Pyrénées (*Les Pyrénées*, C. Gide, 1843).

<sup>3</sup>. Jamais achevé, le « texte » du Voyage de 1843 est néanmoins constitué de longs passages rédigés, davantage que de notes. Ces développements sont présentés sous formes de lettres mais ne relèvent pas de la pratique épistolaire réelle (Hugo ne les envoie à personne, et, au demeurant, contrairement à son habitude, envoie peu de lettres durant ces vacances). Même à l'état d'ébauche, le récit témoigne en outre d'un effort de composition assez complexe, ménageant d'importantes et significatives analepses, qui rompent l'habituelle linéarité spatio-temporelle de l'organisation narrative. Pour une description des manuscrits, voir l'édition par Corinne Chuat de *Pyrénées*, dans Victor Hugo, *Œuvres complètes* (J. Seebacher et G. Rosa dir.), vol. *Voyages*, 1987, Robert Laffont, « Bouquins », qui sera notre édition de référence.

française) sa candidature à une carrière politique officielle. Le voyage (en partie) espagnol de l'été 1843 permettait de renouveler l'expérience. L'Espagne, question politique lancinante (du fait de son instabilité chronique, de sa place disputée dans le jeu des influences européennes, et plus profondément du caractère problématique de son inscription dans la civilisation de l'Europe), l'Espagne défrayait à nouveau la chronique française, et y voyager donnait l'occasion à Hugo, dont on parlait déjà pour la Pairie, d'une nouvelle réflexion (géo)politique<sup>4</sup>.

L'originalité la plus évidente du voyage de 1843 réside dans son rapport à l'intime. Rapport double, dont le premier aspect, indirect, est lié à Léopoldine. En amont, d'abord : Hugo renoue avec l'habitude des vacances extra familiales alors qu'il vient d'éprouver « le douloureux bonheur de marier sa fille ». En aval surtout : le 9 septembre à Rochefort, sur le chemin du retour, alors qu'il attend la diligence dans un café, Hugo lit dans le journal la nouvelle de la mort de Léopoldine et de son mari Charles Vacquerie, noyés dans la Seine cinq jours plus tôt. Parmi les conséquences de cette tragédie dans la vie et l'œuvre du poète (dans un premier temps, et durant plusieurs mois, son incapacité à écrire), il faut compter l'abandon du projet d'achèvement et de publication de ce récit de voyage, désormais comme frappé d'interdit, et devenu, selon les mots tracés par un anonyme sur la couverture du journal tenu par Juliette durant ces quelques semaines : le « voyage où V. H. a appris la mort de Léopoldine<sup>5</sup> ».

L'autre aspect de la dimension intime du voyage de 1843 est plus directement lié aux espaces traversés. Sans que rien ne l'ait laissé prévoir, ni avant le départ, ni même dans la première partie du récit, le voyageur retrouve, de Bayonne à Pampelune, des lieux d'enfance, accueille, retranscrit, et finalement recherche les souvenirs matériels de son voyage espagnol de 1811, avec sa mère et ses frères. Tant et si bien que *Pyrénées* constitue l'un des premiers et des plus importants textes authentiquement autobiographiques de Victor Hugo - lequel, n'en déplaise à sa réputation d'égoïsme, pratiqua fort peu ce genre littéraire<sup>6</sup>.

« Le voyage en Espagne est d'abord un voyage dans la mémoire », remarque à juste titre Nicole Savy<sup>7</sup>. Cette mémoire de soi, évoquée dans l'espace et l'épreuve du voyage, loin de l'annuler rend plus sensible encore l'effort de déchiffrement d'une mémoire du monde, déployé dans ce même

4. Un *pronunciamento* venait de mettre fin à la brève dictature du général Espartero, vainqueur de la première guerre carliste et chef des « progressistes ». Avec la régente Marie-Christine et sa fille Isabelle, bientôt reine d'Espagne, les « modérés » revenaient au pouvoir. En France, le député Lamartine venait de saisir la question espagnole pour annoncer avec fracas son passage dans l'opposition. Sur cette dimension politique de *Pyrénées*, voir Jacques Seebacher, « Victor Hugo en 1843 : Le voyage aux Pyrénées », in *Elseneur*, n° 10 « Hugo moderne ? », Presses Universitaires de Caen, 1995.

5. Voir la notice de Corinne Chuat, dans l'édition citée. A la différence d'autres œuvres inachevées (comme *Les Jumeaux*), voire seulement projetées (le roman *La Quinquengrogne*), Hugo n'annoncera jamais la parution d'un Voyage en Espagne. Il n'est pas certain que cette décision d'abandon, si décision il y eut, ait été prise sur le champ. Alors que Hugo, accablé, cesse d'écrire, il demande à Juliette de continuer à tenir son journal jusqu'à leur retour à Paris : comme s'il songeait à y puiser pour rafraîchir ses souvenirs lorsqu'il reprendrait la rédaction de son récit. En fait, il ne rouvrit jamais ce chantier, mais il est vraisemblable qu'il ait souvent consulté ses notes, tant sont nombreux, transposés, les souvenirs du voyage de 1843 dans son œuvre ultérieure (voir notamment Jean-Marc Hovasse, *Victor Hugo. Tome I. Avant l'exil (1802-1851)*, Fayard, 2001, livre IX, ch. XVI et XVII). Ce Voyage a été publié pour la première fois après la mort de Hugo, en 1890, par Paul Meurice, sous le titre *En voyage – Alpes et Pyrénées* (éd. Hetzel-Quentin), où il côtoyait la partie du Voyage de 1839 non reprise dans *Le Rhin* (les Alpes, le Midi de la France et la Bourgogne). La transcription toujours plus complète des différents manuscrits a sensiblement enrichi cette première édition.

6. Sur cette question, voir notamment Florence Naugrette, « La vie est un roman : le romanesque dans le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* », in *Victor Hugo et le romanesque*, actes du colloque d'Amiens 21-22 février 2002, Lettres modernes Minard, « Etudes romanesques »-6, 2005, et Franck Laurent, « Écriture autobiographique et altérité intime chez Victor Hugo », in *L'Autobiographie en situation d'interculturalité*, actes du colloque d'Alger 9-11 décembre 2003, Blida (Algérie), Éditions du Tell, 2004, t. I.

7. Dans *Victor Hugo, voyageur de l'Europe. Essai sur les textes de voyage et leurs enjeux*, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 1997, p. 149.

espace et cette même expérience. C'est par cette mémoire collective que nous commencerons, avant de suggérer comment les spécificités d'un travail de mémoire intime, étroitement lié au voyage, prédispose Hugo à une appréhension très particulière des modes d'articulation de l'identité (tant collective qu'individuelle) et de l'espace.

### *La mémoire du monde*

Pour Victor Hugo (comme pour la plupart des romantiques), voyager consiste à éprouver un espace non seulement soumis au temps, mais constitué par le savoir et l'attention du voyageur en ensemble de traces, de signes, de souvenirs d'un passé plus ou moins lointain, et plus ou moins enfoui. Son engagement bien connu, et volontiers polémique, dans le mouvement de défense du patrimoine architectural, qui trouve si naturellement l'occasion de s'exprimer dans ses récits de voyage, s'appuie sur des considérations historiques autant qu'esthétiques. Une simple muraille peut s'avérer aussi digne d'intérêt qu'une cathédrale gothique, si elle témoigne d'un moment fort du passé collectif. Ainsi à Tartas, dans les Landes, où quelques blocs de pierre entrevus font lever le souvenir de la guerre de cent ans :

En passant, j'ai salué à gauche de la route un pan encore debout de la vénérable muraille qui résista en 1440 au redoutable captal de Buch et donna à Charles VII le temps d'arriver. Les gens de Tartas font des auberges et des guinguettes avec ce mur qui leur a fait une patrie<sup>8</sup>. »

La pierre devient ainsi la matière même du passé, le signe vivant, quoique endormi, qui garantit la mémoire : le monument par excellence. A propos du vieux Bordeaux, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* s'écrie :

Je l'ai dit ailleurs, respectons les édifices et les livres ; là seulement le passé est vivant ; partout ailleurs il est mort. Or, le passé est une partie de nous-mêmes, la plus essentielle peut-être. Tout le flot qui nous porte, toute la sève qui nous vivifie nous vient du passé. Qu'est-ce qu'un arbre sans sa racine ? Qu'est-ce qu'un fleuve sans sa source ? Qu'est-ce qu'un peuple sans son passé<sup>9</sup> ?

Ici comme ailleurs (le motif est lancinant), le voyageur déplore ou prévient l'amnésie collective, qui selon lui caractérise la modernité et pousse non seulement à la destruction, mais au rapetissement : la muraille épique n'est pas seulement rasée, elle est convertie, moellon par moellon, en auberges et en guinguettes. Pourtant, dans certains cas, c'est la destruction elle-même qui signifie : c'est la ruine en tant que ruine, et non comme reste à recomposer d'une réalité passée, qui *fait mémoire*. Mémoire contemporaine, mémoire de guerre. Le voyageur notera alors les marques sur les murs de Saint-Sébastien des impacts de boulets ou de mitraille, souvenirs du bombardement de la ville par Wellington en 1813 – et donc, par métonymie, de l'épopée impériale<sup>10</sup>. Plus proches, plus vivement terribles, plus nombreuses aussi au premier regard, les restes des maisons villageoises incendiées rappellent, au pays basque espagnol, l'âpreté de la première guerre carliste (1833-1839) :

---

<sup>8</sup>. *Pyrénées*, p. 761.

<sup>9</sup>. *Pyrénées*, p. 755.

<sup>10</sup>. *Pyrénées*, p. 789.

Cette guerre a laissé ici sa trace partout. Au milieu de la plus belle nature et de la plus belle culture, parmi des champs de tomates qui vous montent jusqu'aux hanches, parmi des champs de maïs où la charrue passe deux fois par saison, vous voyez tout à coup une maison sans vitres (*sic*), sans porte, sans toit, sans habitants. Qu'est-ce là ? vous regardez. La trace de l'incendie est sur les pierres du mur. Qui a brûlé cette maison ? ce sont les carlistes. Le chemin tourne. En voici une autre. Qui a brûlé celle-ci ? les cristinos. Entre Hernani et St Sébastien, j'avais entrepris de compter les ruines que je voyais de la route. En cinq minutes, j'en ai compté dix-sept. J'y ai renoncé<sup>11</sup>.

Quant à la pierre gravée, la pierre support d'inscriptions, qui cumule la matière de l'édifice et le code du livre, elle déclenche presque systématiquement chez Hugo la pulsion de réécriture : noter, reproduire aussi fidèlement que possible non seulement le texte, mais aussi son apparence graphique et matérielle. Le plus souvent, et surtout peut-être durant ce voyage de 1843, elle est épitaphe : signe, encore sensible, d'un mort. Trace souvent minime, ou obscure, mais d'autant plus importante qu'elle fait acte de mémoire pour un quelconque dont le voyageur ignore tout, dont il n'aurait pu *avoir mémoire* hors de la rencontre du voyage. En effet, dans cette excursion pyrénéenne, les inscriptions recueillies portent rarement sur des morts illustres. C'est, dans un cimetière de Saint-Sébastien :

Inscriptions sur un de ces tombeaux : croix. Ces trois lettres seulement :

H.G.B.  
AVE MARIA<sup>12</sup>

Ou encore, au bord du lac de Gaube, l'épitaphe soigneusement reproduite d'un couple de jeunes mariés anglais, noyés quelques mois plus tôt. Les corps manquent (l'inscription précise que « Leurs restes / transportés en Angleterre / reposent à Wilham / dans le comté d'Essex<sup>13</sup> »). En voyage aussi (en voyage surtout ?), la mémoire est mémoire de mort – parce qu'elle est, pour une part essentielle, effort humain de compensation des limites temporelles de la vie humaine. Mais la mémoire de mort est ambivalente : elle s'érige contre la disparition, et elle tire vers le royaume des ombres : « J'ai glissé et failli tomber dans l'eau, note Hugo après avoir lu l'inscription. Cela eût fait une deuxième tombe<sup>14</sup>. » Sans doute, deux actes propitiatoires l'auront épargné : avant de lire, il s'est acquitté des trois sous de pourboire demandés aux visiteurs du cénotaphe ; juste après, il a « cueilli deux cinéraires dans le granit en surplomb sur le lac »<sup>15</sup>. Le lendemain, il enverra au Havre, à son fils Victor, l'une de ces fleurs - « bien nommée, comme tu vois, venant sur un tombeau<sup>16</sup> ». C'était le 25 août 1843. Comme le remarque Jean-Marc Hovasse<sup>17</sup>, cette fleur parviendrait à son destinataire juste à temps pour fleurir à Villequier un autre tombeau, où reposent désormais, au-dessus de l'eau et dans le même cercueil, les corps de deux jeunes mariés, de deux jeunes noyés : Charles Vacquerie et sa femme Léopoldine, née Hugo.

<sup>11</sup>. *Pyrénées*, p. 783.

<sup>12</sup>. *Pyrénées*, p. 789.

<sup>13</sup>. *Pyrénées*, p. 855.

<sup>14</sup>. *Ibidem*.

<sup>15</sup>. *Ibidem*.

<sup>16</sup>. Victor Hugo, *Édition chronologique des Œuvres complètes* (J. Massin dir.), 1968, Le Club français du livre, t. VI, p. 1240.

<sup>17</sup>. *Victor Hugo*, t. I *Avant l'exil : 1802-1851*, Fayard, p. 903.

Bien sûr, le voyageur ne sait rien de tout cela. Il sait seulement voir, et noter, assidûment, presque avec insistance, au gré du hasard plus ou moins truqué de son voyage, combien la vie des morts est difficile, et combien fragile leur mémoire. Visitant la cathédrale de Bayonne, il constate :

Il y avait dans l'église et dans le cloître beaucoup de tombes, qu'on a arrachées. Quelques sarcophages mutilés adhèrent encore à la muraille. Ils sont vides. Je ne sais quelle poussière hideuse à voir y remplace la poussière humaine. L'araignée file sa toile dans ces sombres logis de la mort<sup>18</sup>.

La pierre des sarcophages dénonce ici, en l'absence « de poussière humaine » et de parole gravée, un raté de la mémoire et presque un sacrilège. Le voyageur en est suffisamment affecté pour que ce spectacle déprimant déclenche en lui une mémoire récente : celle de son passage à Bordeaux, quelques jours auparavant. Du moins, c'est ce que suggère le montage du récit. Alors que la description de Bordeaux a déjà été faite, Hugo prend prétexte de ces tombes vides rencontrées à Bayonne pour écrire : « à ce propos ma visite à St Michel de Bordeaux me revient à la pensée<sup>19</sup> ». Le charnier de cette église bordelaise, déjà décrit par Gautier dans *Tra los montes* (et que Céline, en son *Voyage au bout de la nuit*, transposera à Toulouse), était alors suffisamment célèbre pour constituer un passage obligé du récit hugolien. Mais ici, les corps momifiés par l'argile, exhumés en 1793, exposés depuis au sous-sol d'un campanile qui porte à son sommet les bras mécaniques d'un télégraphe Chappe acheminant vers Paris les nouvelles de la dernière petite révolution d'Espagne - ces cadavres-sans-tombe de Bordeaux apparaissent comme les compléments symétriques des tombes-sans-cadavres de Bayonne<sup>20</sup>. Et plus loin, dans la cathédrale de Pampelune, Hugo constate et déplore que des dalles mortuaires portent pour toute épitaphe des numéros<sup>21</sup>. Voyager, c'est aussi traverser un cimetière, toujours recommencé. Mais surtout, le voyage révèle régulièrement les dysfonctionnements symboliques de la sur-vie, les ratés de la mémoire des morts.

Le motif de la pierre gravée nous a entraîné vers la dimension funéraire de la mémoire hugolienne en voyage. Mais d'autres signes, d'autres traces sont aptes à transmettre la mémoire du passé (ou plus exactement à la maintenir disponible pour qui saura la recueillir) sans pour autant buter systématiquement sur la hantise de la mort personnelle, et les difficultés de sa gestion symbolique. Même s'il n'a pas toujours les talents ethnographiques d'un Michelet, Hugo en voyage sait parfois noter tel trait coutumier qui prouve la survie partielle d'une vieille histoire, alors plus ou moins amplement remémorée au gré de la rencontre. Ainsi de certaines habitudes vestimentaires, comme chez ce passant de Biarritz auquel le voyageur demande son chemin, « paysan navarrais qui avait un beau costume », notamment « un petit chapeau à la Henri II<sup>22</sup> ». D'autres signes encore, moins lourds et plus durables que la pierre gravée, parsèment l'espace du voyage, ne demandant qu'à être lus, déchiffrés, et notés : les noms de lieux, désignant l'actuel et gardant en eux la mémoire longue des langues. Hugo régulièrement se livre à de petits exercices étymologiques qui creusent et élargissent la ligne plus ou moins brisée de l'itinéraire, vers les plans souterrains des anciennes occupations humaines, les sédimentations de peuples disparus, recouverts par le sable ou par l'eau, mais dont émerge un nom :

<sup>18</sup>. *Pyrénées*, p. 767.

<sup>19</sup>. *Ibidem*.

<sup>20</sup>. *Pyrénées*, pp. 767-773.

<sup>21</sup>. « Il y a quelque chose d'aride et de glacé dans cette façon d'étiqueter les trépassés. Je consens à devenir une poussière, une cendre, une ombre ; il me répugne de devenir un chiffre. » (*Pyrénées*, p. 834).

<sup>22</sup>. *Pyrénées*, p. 776.

Le sol tend à s'enfoncer sous [la chaussée] et à l'engloutir comme il a englouti la voie militaire faite par Brutus qui allait du Cap-Breton, *Capus Bruti*, à Boïos aujourd'hui Buch [...]. On passe à chaque instant sur de vieux ponts à arches ogives de charmantes rivières, d'abord la Douze, puis le Midou, puis la Midouze, formée comme le nom l'indique de la Douze et du Midou, puis l'Adour. La syllabe *dour* ou *dou* qui se retrouve dans tous ces noms vient évidemment du mot celte *tur* qui signifie cours d'eau<sup>23</sup>.

Cette mémoire du toponyme dessine à l'occasion une géographie étrange, qui transgresse les limites admises, provoque des courts-circuits de l'espace :

Je note en passant que ces deux mots, *Jovis ara*, *ara Jovis*, ont engendré bien des noms de villes, lesquels, bien qu'ayant la même origine, ne se ressemblent guères aujourd'hui, depuis Jouarre en Champagne et Jouarre dans les Landes jusqu'à Aranjuez en Espagne<sup>24</sup>.

Enfin, plus anciens et plus solides que les coutumes, les costumes et le langage des hommes, le signes de la terre, les traces révélées parfois de son histoire, tantôt lente, tantôt convulsive, toujours incommensurable à la mémoire humaine. Durant le voyage pyrénéen, c'est évidemment le cirque de Gavarnie qui en fournit le meilleur exemple :

Comment le gave use le calcaire (val de Gavarnie).

(Il en fait ressortir les saillies naturelles en dénude le feuilleté, et met à découvert tous les secrets de la formation).

Les montagnes et les torrents. Ces torrents sont des ouvriers. Les Pyrénées sont un atelier. La montagne et l'océan. Un combat. Deux géants. Le géant de terre et le géant à eau.

Cirque. Près de la cascade. – Deux têtes d'éléphants avec leurs trompes supportant des étraves énormes. Spectre de l'architecture syriaque mêlée au fantôme de l'architecture romaine. Bas-reliefs étranges.

[...]

Une goutte d'eau a fait cela.

...

Combien de temps ?

...

Ceci déconcerte la chétive mémoire humaine<sup>25</sup>[.]

### ***La mémoire de soi***

Mais la grande spécificité du voyage pyrénéen dans l'écriture viatique hugolienne, c'est la place qu'il accorde au souvenir personnel, au souvenir intime par excellence : le souvenir d'enfance

<sup>23</sup>. *Pyrénées*, p. 760.

<sup>24</sup>. *Ibidem*.

<sup>25</sup>. *Pyrénées*, pp. 857-858. Voir Nicole Savy : « La perception de l'espace déclenche chez lui une recherche d'interprétation dans le temps. [...] Géologue ou archéologue, il transmue ses hypothèses en paléontologie par la grâce poétique qui fait du minéral un organisme vivant : usage étonnant, sinon scientifique, de la méthode de l'os de Cuvier. D'où le goût illimité de Victor Hugo pour les inscriptions, qu'il recopie méticuleusement quand il en fait la trouvaille, sans se priver d'en graver lui-même dans la pierre. Ms souvent l'os se réduit à une dénomination : l'herméneute confère alors un pouvoir immense aux toponymes... » (op. cit., p. 158).

Ce souvenir, c'est bien sûr celui du voyage espagnol et du séjour madrilène de 1811-1812, en compagnie de sa mère et de ses frères, pour rejoindre le père qui servait alors auprès du roi Joseph. Il est fort probable que ce désir de reviviscence ait présidé, parmi d'autres considérations, au choix de la destination de l'été 1843. Mais cette destination n'est présentée dans le récit qu'une fois atteinte, et présentée comme le résultat d'une fantaisie peu explicable :

Savez-vous où je suis ? Dans une charmante ville. A St Sébastien. Et pourquoi y suis-je ? A quel propos y suis-je venu ? Je ne le sais en vérité pas. L'idée m'a pris d'entrer en Espagne, et m'y voilà<sup>26</sup>.

Au reste, l'énonciation du souvenir est d'abord très discrète, et ne se développera qu'à l'approche de cette Espagne ainsi introduite. Elle se limite d'abord à une simple phrase, à propos des routes landaises : « Il y a trente ans, étant tout enfant, j'ai voyagé dans ce pays. » Énoncé encore bien sec, bien peu intime, et où le souvenir personnel ne semble guère affecté d'autre fonction que testimoniale (le narrateur enchaînant : « Je me rappelle que les voitures marchaient au pas, les roues ayant du sable jusqu'au moyeu. Il n'y avait pas de voie tracée<sup>27</sup> »). Mais deux pages plus loin, sur la même route, alors que le voyageur rêve sur l'impériale de la diligence, on lit : « Moi, je me sentais heureux, j'avais traversé plusieurs fois l'odeur des liserons qui me rappelle mon enfance<sup>28</sup> ». La dimension affective est cette fois bien marquée (« j'étais heureux »), en même temps qu'apparaît la dimension précisément sensorielle, olfactive, du vecteur de mémoire. Mais l'univers remémoré reste vague (« mon enfance », sans autre précision) – et l'on sait que dans le mythe personnel hugolien, l'odeur des liserons renvoie moins au voyage espagnol qu'au jardin parisien, quoiqu'à demi sauvage, des Feuillantines. Mais à Bayonne, dernière ville étape avant la frontière, ville où trente ans plus tôt la famille Hugo avait séjourné tout un mois avant de poursuivre son voyage vers Madrid, l'écriture autobiographique se déploie largement. Parmi les souvenirs relatés, celui du premier émoi sexuel de l'enfant, éprouvé pour une jeune fille qui lui faisait la lecture. Hugo, qui n'a pas lu Lacan mais connaît les roueries du signifiant, lui donne le nom de Lise - ce qui certes convient à sa fonction, mais a aussi l'incalculable avantage de reprendre le radical de l'odorante et bienheureuse fleur évoquée plus haut. Quant au « *ron* » manquant, il qualifie l'objet particulier de ce premier émoi :

Par moments mes yeux se baissaient ; mon regard rencontrait son fichu entr'ouvert au-dessous de moi, et je voyais avec un trouble mêlé d'une fascination étrange sa gorge ronde et blanche qui s'élevait et s'abaissait doucement dans l'ombre, vaguement dorée d'un chaud reflet du soleil<sup>29</sup>.

Ce même signifiant « *ron* » qualifie également l'objet substitutif, métaphorique, du siège principal de l'émotion évoquée :

Il y avait dans la cour une porte exhaussée de quelques marches et fermée d'un gros verrou rouillé que je vois encore, un verrou rond, à poignée en queue de porc, comme on en trouve parfois dans les vieilles caves. [...]

J'étais tout interdit, je rougissais et je tremblais, et je faisais semblant de jouer avec le gros verrou<sup>30</sup>.

<sup>26</sup>. *Pyrénées*, p. 780.

<sup>27</sup>. *Pyrénées*, p. 760.

<sup>28</sup>. *Pyrénées*, p. 762.

<sup>29</sup>. *Pyrénées*, p. 765.

<sup>30</sup>. *Ibidem*.



Sommes-nous très éloigné d'un certain « petit cabinet sentant l'iris<sup>31</sup> » ? Manifestement pas, et nous allons nous approcher encore un peu davantage de l'univers proustien. Car après Bayonne, juste avant la frontière, voici que le cri du char à bœufs va littéralement ressusciter le voyage d'enfance, qui n'était encore que remémoré :

C'est le 27 juillet 1843, à dix heures et demie du matin, qu'au moment d'entrer en Espagne, entre Bidart et St Jean de Luz, à la porte d'une pauvre auberge, j'ai revu une vieille charrette à bœufs espagnole. J'entends par là la petite charrette de Biscaye à deux bœufs, et à deux roues pleines qui tournent avec l'essieu et font un bruit effroyable qu'on entend d'une lieue dans la montagne. Ne souriez pas, mon ami, du soin tendre avec lequel j'enregistre si minutieusement ce souvenir. Si vous saviez comme ce bruit, horrible pour tout le monde, est charmant pour moi ! Il me rappelle des années bénies. J'étais tout petit quand j'ai traversé ces montagnes et quand je l'ai entendu pour la première fois. L'autre jour, dès qu'il a frappé mon oreille, rien qu'à l'entendre, je me suis senti subitement rajeuni, il m'a semblé que toute mon enfance revivait en moi, je ne saurais vous dire par quel étrange et surnaturel effet, ma mémoire était fraîche comme une aube d'avril, tout me revenait à la fois, les moindres détails de cette époque heureuse m'apparaissaient nets, lumineux, éclairés comme par le soleil levant. A mesure que la charrette à bœufs s'approchait avec sa musique sauvage, je revoyais distinctement ce ravissant passé, et il me semblait qu'entre ce passé et aujourd'hui il n'y avait rien. C'était hier. Oh ! Le beau temps ! Les douces et rayonnantes années ! J'étais enfant, j'étais petit, j'étais aimé. Je n'avais pas l'expérience, et j'avais ma mère !

Les voyageurs autour de moi se bouchaient les oreilles ; moi, j'avais le ravissement dans le cœur. Jamais chœur de Weber, jamais symphonie de Beethoven, jamais mélodie de Mozart n'a fait éclore dans une âme (*sic*) tout ce qu'éveillait en moi d'angélique et d'ineffable le grincement furieux et bizarre de ces deux roues mal graissées dans un sentier mal pavé<sup>32</sup>.

Après ce texte, seulement après et immédiatement après, de l'autre côté d'un blanc narratif, le narrateur est en Espagne – ainsi constituée en terre intime, en terre d'enfance, presque en terre maternelle.

<sup>31</sup>. Voir Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu, Du Côté de chez Swan*, « Combray, II ».

<sup>32</sup>. *Pyrénées*, pp. 779-780. La fin de ce passage n'est pas sans rappeler l'Odelette de Nerval, « Fantaisie », publiée d'abord dans les *Annales romantiques* de 1832 : « Il est un air pour qui je donnerais / Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber / Un air très vieux, languissant et funèbre, / Qui pour moi seul a des charmes secrets. // Or, chaque fois que je viens à l'entendre, / De deux cents ans mon âme rajeunit... / C'est sous Louis treize ; et je crois voir s'étendre / Un coteau vert, que le couchant jaunait [...] » Mais la remise en cause, aberrante et justifiée par la mémoire intime, de la hiérarchie esthétique, est ici radicalisée : ce n'est plus seulement un air vieilli, peut-être populaire, qui « vaut » toute la musique savante du temps présent, c'est un *bruit* - affreux, trivial, et archaïque. Notons que si Proust évoque à plusieurs reprises, à propos de la mémoire involontaire, ce poème de Nerval (ainsi que la fameuse scène de la grive de Combourg, dans les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand), il ne semble pas qu'il ait jamais fait allusion à ce texte de Hugo, qu'il n'a peut-être pas lu, même s'il *aurait pu* le lire.

Quant au char à bœufs hurleur, c'est celui que Claude Lévi-Strauss retrouvera sur les plateaux du Brésil central vers 1935, et qu'il décrira en des termes très proches de ceux employés par Victor Hugo : « Sur [les *estradas boiadas*, routes de chars à bœufs], on entendait fréquemment, pendant deux ou trois heures d'affilée, le hurlement monotone et déchirant – au point d'en perdre la tête quand on n'avait pas l'habitude – produit par la friction de l'essieu d'un char se rapprochant lentement. Ces chars d'un modèle antique, importés au xvi<sup>e</sup> siècle d'un monde méditerranéen où ils n'avaient guère changé depuis les temps proto-historiques, se composaient d'une lourde caisse à timon, à parois de vannerie, posant directement sur un essieu solidaire de roues pleines, sans moyeu. Les bêtes de traits s'épuisaient à vaincre la résistance stridente opposée par l'essieu à la caisse, bien plus qu'à faire avancer le tout. » (*Tristes Tropiques*, IV, 12, Plon, « Terre humaine poche », 1955-1984, p. 130).

Dès lors, assez régulièrement, le voyageur va noter les signes, pleins ou vides, les permanences et les lacunes, de cet espace d'enfance revisité, - et les tours que vous joue la mémoire. Tel lieu est moins beau que dans son souvenir :

Fontarabie m'avait laissé une impression lumineuse. Elle était restée dans mon esprit comme la silhouette d'un village d'or avec clocher aigu, au fond d'un golfe bleu dans un éloignement immense. Je ne l'ai pas revue comme je l'avais vue. Fontarabie est un assez joli village situé sur un plateau avec une promenade d'arbres au bas et la mer à côté, et assez près d'Irun. Une demi lieue<sup>33</sup>.

A Bayonne, le voyageur avait fébrilement cherché dans toute la ville la maison où il avait séjourné avec sa mère et ses frères, et ne l'avait pas retrouvée<sup>34</sup>. Mais à Irun, c'est bien pis : la maison a disparu, victime des progrès de la civilisation, c'est-à-dire de l'influence française :

Mes yeux cherchaient avidement Irun. C'est là que l'Espagne m'est apparue pour la première fois et m'a si fort étonné, avec ses maisons noires, ses rues étroites, ses balcons de bois et ses portes de forteresse, moi l'enfant français élevé dans l'acajou de l'empire. [...] – Hélas ! Irun n'est plus Irun. Irun est maintenant plus empire et plus acajou que Paris. Ce ne sont que maisons blanches et contrevents verts. [...] Irun a perdu toute sa physionomie. O villages qu'on embellit, que vous devenez laids ! Où est l'histoire ? Où est le passé ? Où est la poésie ? Où sont les souvenirs ? Irun ressemble aux Batignolles. [...] La maison où ma mère a logé a disparu dans un embellissement<sup>35</sup>.

Inversement, le spectacle d'une ville « vraiment » espagnole peut provoquer une reviviscence mémorielle intime d'une remarquable intensité, alors même que le voyageur n'y est jamais venu auparavant :

Je suis à Pampelune, et je ne saurais dire ce que j'éprouve. Je n'avais jamais vu cette ville, et il me semble que j'en reconnais chaque rue, chaque maison, chaque porte. Toute l'Espagne que j'ai vue dans mon enfance m'apparaît ici. Comme le jour où j'ai entendu passer la première charrette à bœufs, trente ans s'effacent dans ma vie ; je redeviens l'enfant, le petit français, *el niño, el chiquito frances*, comme on m'appelait. Tout un monde qui sommeillait en moi s'éveille, revit et fourmille dans ma mémoire. Je le croyais presque effacé ; le voilà plus resplendissant que jamais. Ceci est bien la vraie Espagne. Je vois des places à arcades, des pavés à mosaïques de cailloux, des balcons à bannes, des maisons peintes à falbalas, qui me font battre le cœur. Il me semble que c'était hier. Oui, je suis entré hier sous cette grande porte cochère qui donne sur un petit escalier ; j'ai acheté l'autre dimanche, en allant à la promenade avec mes jeunes camarades du séminaire des nobles, je ne sais quelles gimblettes poivrées (rosquillas) dans cette boutique au fronton de laquelle pendent des peaux de bouc à porter le vin ; j'ai joué à la balle le long de ce haut mur derrière une vieille église. Tout cela est pour moi certain, réel, distinct, palpable. Il y a des bas de murailles colorés en marbre extravagant qui me ravissent l'âme (*sic*). J'ai passé deux heures délicieuses tête à tête avec un vieux volet vert à petits panneaux qui s'ouvre en deux morceaux de façon à faire une fenêtre si on l'ouvre tout à fait. Ce volet était depuis trente ans sans que je m'en doutasse dans un coin de ma pensée. J'ai dit : tiens ! Voilà mon vieux volet<sup>36</sup> !

---

<sup>33</sup>. *Pyrénées*, p. 787.

<sup>34</sup>. Voir *Pyrénées*, p. 766.

<sup>35</sup>. *Pyrénées*, pp. 786-787.

<sup>36</sup>. *Pyrénées*, p. 820.

*Mémoire intime, mémoire collective, mémoire d'altérité*

Ainsi, la « vraie Espagne », l'Espagne passéiste, arriérée, voire archaïque (l'Espagne du char à bœufs) restituerait au voyageur son passé intime, dans sa fraîcheur intacte, tandis que l'Espagne modernisée, francisée, le lui volerait ? Comme si l'Espagne *était* le passé ? l'espace du passé par excellence ? En fait le récit de 1843 s'avère sur ce point autrement complexe, bien moins simplement binaire. Il faudrait suivre en détail ce mélange d'observation, de réflexion et (sans doute au moins pour partie) d'invention, qui permet au voyageur de brouiller les territoires géographiques, politiques et mentaux par lesquels on s'efforce alors de situer l'Espagne sur la carte de la civilisation : Pays basque transgressant les frontières nationales, pratiques sociales bouleversant les rapports de classes et leur définition courante, pratiques économiques alliant bizarrement l'antique et le moderne, topographie comme utopique rassemblant dans un espace d'une étroitesse insigne trois lieux en eux-mêmes contradictoires et paradoxaux (Saint-Sébastien, Pasages, Leso), représentant trois modes sociaux, trois images de civilisation, éminemment, violemment distincts, à peu près contigus mais comme étanches l'un à l'autre, et que le voyageur seul semble en mesure de relier dans son périple. Cet examen dépasserait les limites, et peut-être l'objet, de cette communication. Revenons donc à ce passé intime que le voyage espagnol de Victor Hugo fait resurgir. Et contentons-nous de suggérer ce qui, dans cet usage de la mémoire de soi, prédispose Hugo à une appréhension très particulière des identités collectives.

Voici donc un texte de Hugo qui, comme jamais auparavant dans son œuvre et comme rarement après, assume l'autobiographie et multiplie les effets de mémoire intime, l'expression de souvenirs d'enfance, d'autant plus forts qu'ils sont involontaires et qu'ils naissent d'une rencontre matérielle et fortuite. Mais quel espace, et, plus important encore, quelle occupation de l'espace sont ici remémorés ? Ce n'est pas le Combray de Proust, le Combourg de Chateaubriand, ni même le Valois de Nerval – c'est-à-dire, peu ou prou, le lieu du *séjour* intime, le lieu du natal, de l'origine et des racines. Non, c'est l'espace d'un voyage... Et quel voyage ! Voyage dans un pays étranger, ravagé par la guerre, d'une férocité sans nom. Cet espace du souvenir intime, c'est l'un des espaces emblématiques de l'histoire contemporaine : histoire agonistique, de feu et de sang, de révolutions, de guerres étrangères, et de guerres civiles. Loin d'être gommée, voire seulement atténuée, par le texte, cette articulation du passé intime et de l'histoire collective, histoire caractérisée d'abord par la guerre, ouvre le premier souvenir développé, celui de Bayonne :

Je n'ai pu entrer à Bayonne sans émotion. Bayonne est pour moi un souvenir d'enfance. Je suis venu à Bayonne étant tout petit, ayant sept ou huit ans, vers 1811 ou 1812<sup>37</sup>, à l'époque des grandes guerres. Mon père faisait en Espagne son métier de soldat de l'empereur et tenait en respect deux provinces insurgées par l'Empecinado, Avila, Guadalajara, et tout le cours du Tage. Ma mère, allant le rejoindre, s'était arrêtée à Bayonne pour attendre un convoi, car alors, pour faire le voyage de Bayonne à Madrid, il fallait être accompagné de trois mille hommes et précédé de quatre pièces de canon<sup>38</sup>.

<sup>37</sup>. Précisément, en mars 1811. Hugo, né en février 1802, se rajeunit – sans doute pour mieux renvoyer à l'innocence pré-pubère, au « vert paradis des amours enfantines », le souvenir ému du beau sein rond de Lise...

<sup>38</sup>. *Pyrénées*, p. 763. Si l'extrême violence de cette guerre n'est que rarement rappelée directement dans le récit de 1843 (bien moins que dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, rédigé en exil par sa femme Adèle, revu par Victor, ses fils, Paul Meurice, et publié sans nom d'auteur en 1863), elle sature indirectement le voyage espagnol à travers le spectacle sinistre, et parfois terrifiant, des ruines toutes neuves de la guerre carliste (1833-1839), dont Hugo note à plusieurs reprises les similitudes avec la guerre d'indépendance (1808-1813).

Ainsi, le souvenir intime évoqué, reconquis à la faveur du voyage, n'est pas le souvenir de l'identité originelle, mais bien celui de la découverte de l'ailleurs, de l'altérité, et surtout de cette expérience où l'étranger, à la fois *l'autre* et *l'ennemi*, c'est *soi-même*. Souvenons-nous de cette phrase écrite à Pampelune : « je redeviens l'enfant, le petit français, *el niño, el chiquito frances*, comme on m'appelait<sup>39</sup> ». Le bonheur évident qui nimbe cette réminiscence ne doit pas nous masquer l'expérience d'étrangeté qu'elle exprime, au moment où, après avoir mimé la remontée vers l'identité originelle, cette identité se renverse en altérité par l'irruption de la langue étrangère.

Ajoutons que le voyage espagnol de 1811 confirmera la rupture du couple parental, qu'il sera l'occasion de la seconde séparation d'avec la mère (l'entrée, exigée par le père, au Collège des Nobles) et que sa remémoration en 1843 est l'occasion pour Hugo de mentionner, pour la première fois dans son œuvre, le général Lahorie, son parrain, amant probable de sa mère et fusillé sur ordre de Napoléon, figure paternelle :

[A Bayonne] Notre maison était adossé aux remparts. C'est là, sur les talus de gazon vert, parmi les canons retournés la lumière sur l'herbe et les mortiers renversés la gueule contre terre, que nous allions jouer dès le matin. Le soir, Abel, mon pauvre Eugène et moi, groupés autour de notre mère, barbouillant les godets d'une boîte à couleurs, nous enluminions à qui mieux mieux de la manière la plus féroce les gravures d'un vieil exemplaire des *Mille et une nuits*. Cet exemplaire m'avait été donné par le général Lahorie, mon parrain mort, quelques mois avant l'époque dont je parle, à la plaine de Grenelle<sup>40</sup>.

Apparaissent ainsi, à travers ce voyage ressouvenu, les principales caractéristiques de l'intime hugolien : articulation étroite de l'histoire personnelle et de l'histoire collective (articulation marquée notamment par le déplacement, le déracinement) ; intimité du conflit et de l'altérité. Ce qu'affirmait déjà, douze ans plus tôt, le poème « *Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte...* »<sup>41</sup>.

Je crois que ce rapport de Hugo à l'intime l'a prédisposé à une certaine réticence à toutes les formes d'identités collectives fortement territorialisées (et territorialisantes), s'efforçant à l'homogène, au consistant, au fermement dessiné - formes d'identités qui tendent à s'imposer tout au long du dix-neuvième siècle. Les nations, les races, les classes... Qui toutes alors se trouvent, s'inventent, une mémoire - légitimante. On le sait, les voyageurs ont souvent eu tendance à user et abuser de ces mémoires-là, à confirmer d'une manière ou d'une autre ces territoires d'identité. Il me semble que Hugo fait partie des voyageurs qui, sans jamais se déprendre tout à fait de cette logique (on n'échappe pas facilement aux tendances dominantes de son temps) ont su néanmoins se montrer particulièrement sensible à ce qui la brouillait, la compliquait, voire l'infirmait. Et il me semble que c'est particulièrement vrai de ce voyage de 1843. Cela confère au récit son intérêt en terme de réflexion politique (pas seulement pour l'Espagne, mais pour la France et l'Europe). Mais cela ne facilitait guère l'énoncé d'une « politique espagnole », susceptible de donner au poète aspirant à la Pairie (et peut-être au ministère) une légitimité dans le cadre de la politique professionnelle.

---

<sup>39</sup>. *Pyénées*, p. 820.

<sup>40</sup>. *Pyénées*, p. 764.

<sup>41</sup>. Pièce liminaire des *Fenilles d'automne* (1831), ce poème avait d'abord été publié, la même année, dans la *Revue des deux mondes*, en tête d'une biographie de Hugo rédigée par Sainte-Beuve.